

Les Actes des Apôtres

Troisième séquence le 12/10/2026 par Claude Berruer

De la Samarie à Césarée : Philippe, la vocation de Paul, Pierre et Corneille — et saint Étienne dans la cathédrale de Bourges

Rappel des séances précédentes

Voilà. Troisième séquence, donc, sur les Actes des Apôtres. Je refais un très rapide parcours, d'autant qu'il y a quelques nouveaux arrivants. La première semaine, nous avons contemplé le tout début des Actes, notamment l'Ascension et la Pentecôte. La semaine dernière, nous avons suivi, après la Pentecôte, la première communauté de Jérusalem. C'était le temps des commencements. Nous avons eu une première homélie, en quelque sorte, avec le discours de Pierre interprétant la Pentecôte ; nous avons eu le premier miracle de Pierre, la guérison de l'infirme de la Belle-Porte. Nous avons vu aussi s'organiser cette première communauté chrétienne avec l'institution des Sept, l'origine de nos diacres, pour le service des tables.

Nous avons vu également cette première communauté, cette première Église, déjà prise entre l'idéal – « ils n'avaient qu'un seul cœur et une seule âme », « ils mettaient tout en commun » – et les premières tensions, notamment avec le récit de la fraude d'Ananie et Saphire, qui vendent leur champ mais gardent une partie du produit de la vente en prétendant avoir remis la totalité à la communauté. Ce sont des choses qui arrivent dans l'Église dès le début, et sans doute cela durera-t-il jusqu'à la fin. Voilà qui rassure pour notre époque !

Nous avons vu aussi l'annonce de ce que seront plus tard les persécutions, avec l'arrestation de Pierre et Jean d'abord, puis de l'ensemble des apôtres, relâchés après l'intervention de Gamaliel. Mais on sent bien les religieux très tendus devant cette annonce du Christ, ces signes et ces prodiges, et cela va aller jusqu'au premier martyr : le récit du martyr d'Étienne, qui terminait la séquence de la semaine dernière et que nous reprendrons ce soir, à la fin de notre séance, à travers la présence de saint Étienne dans la cathédrale de Bourges.

Présentation de la séquence : de Jérusalem à la Samarie et à la Judée

C'est la persécution d'Étienne qui suscite la dispersion de la première Église. Et, de façon toujours paradoxale et presque providentielle, c'est cette dispersion qui va permettre aux disciples et aux apôtres d'étendre l'évangélisation en dehors de Jérusalem, conformément à la mission que leur avait confiée le Christ au jour de l'Ascension : « en Judée et en Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre ». Nous allons donc être en Samarie au début de la soirée, puis dans le reste de la Judée.

Nous allons suivre notamment Philippe, l'un des Sept, qui va baptiser l'eunuque éthiopien. C'est ensuite dans cette séquence que nous allons assister à la vocation de Paul sur le chemin de

Damas – ce Paul que nous avons juste entrevu au moment du martyre d'Étienne, lorsque les bourreaux venaient lui confier leurs manteaux. Après sa vocation, Paul va rester en retrait pendant quelques chapitres, et c'est Pierre qui va revenir sur le devant de la scène, avec une scène de guérison, celle du paralytique Énée, une scène de résurrection, celle de Tabitha, puis le très, très long récit qui terminera la séquence de ce soir, autour du baptême de Corneille, du côté de Césarée et de Jaffa. Nous restons donc dans l'espace de la Samarie et de la Judée.

Philippe en Samarie

Samaritains et Judéens

Nous partons donc du côté de la Samarie. C'est relativement bref, mais c'est évidemment extrêmement important, puisque l'on sait bien que la Judée et la Samarie étaient en tension depuis des siècles, pratiquement depuis la séparation, en 933, du royaume de Salomon entre le royaume du Nord, qu'on appelait Israël, et le royaume du Sud, qu'on appelait Juda, autour de Jérusalem. Les Samaritains ne se rendaient pas au Temple de Jérusalem mais adoraient sur le mont Garizim ; on se rappelle l'épisode de la Samaritaine chez saint Jean. Les Samaritains sont donc en attente du salut, mais il existe une forte rivalité entre les Samaritains de l'ancien royaume du Nord et les Judéens de l'ancien royaume de Juda. On passe peu de temps en Samarie, mais c'est un premier signe fort de réconciliation entre les nations, puisque la Samarie va être évangélisée dans le même mouvement que la Judée.

Philippe et Simon le magicien

Tout commence par un nouveau sommaire – vous savez, ces petits récits où, en un ou deux versets, on nous dit que la communauté grandit. Philippe, je vous l'avais dit la semaine dernière, a été institué comme les Sept pour le service des tables, mais on le voit tout faire sauf servir les tables ! En Samarie, il opère des guérisons, il accomplit des exorcismes, il annonce la parole de Dieu, et cela suscite, nous dit Luc, de nombreuses conversions, y compris celle du magicien Simon.

À plusieurs reprises dans les Actes, les apôtres, et Paul lui-même, auront affaire à la magie ou à des spécialistes des arts divinatoires. C'est-à-dire que l'on est à la fois dans le monde des religions païennes gréco-romaines, mais que la magie et l'art divinatoire y ont aussi beaucoup d'importance. Ce magicien Simon opère lui aussi beaucoup de signes, mais il est lui-même rejoint par la puissance qu'il pressent en Philippe, et il va demander le baptême avec les autres Samaritains.

Pierre et Jean : la Pentecôte des Samaritains

Sur ces entrefaites arrivent de Jérusalem Pierre et Jean. C'est intéressant, parce que l'on est bien dans la théologie de Luc, avec l'affirmation, dès le début, de la primauté de l'Église mère et donc de la primauté de Pierre. Philippe a converti, Philippe a baptisé, mais il faut quand même la confirmation de Pierre et de Jean, qui ne vont faire qu'un passage en Samarie avant de repartir vers Jérusalem, pour venir confirmer finalement l'action apostolique de Philippe. Pierre et Jean

vont donc, à la suite du baptême, imposer les mains pour donner l'Esprit : c'est finalement la Pentecôte des Samaritains.

On pourrait voir là le début d'une théologie sacramentelle : le baptême, puis l'accueil de l'Esprit. Mais nous verrons qu'avec Corneille, par exemple, c'est l'inverse : d'abord l'accueil de l'Esprit, et seulement ensuite le baptême.

La simonie

Revenons à Simon, car cet accueil de la puissance de l'Esprit l'a de nouveau séduit, et il voudrait bien lui-même en être investi. On connaît le terme de « simonie » : Simon envisage d'acheter aux apôtres de quoi être lui-même revêtu de la puissance de l'Esprit. C'est finalement une belle catéchèse sur la grâce : Simon, lui, veut récupérer un don pour en tirer bénéfice, tandis que les apôtres ont reçu l'Esprit par grâce et le donnent par grâce. Vous avez donc un petit dialogue un peu vif entre les apôtres et Simon, qu'ils invitent à en appeler à la miséricorde du Seigneur pour ce péché du goût du pouvoir.

Les Actes ne disent rien de ce qu'il advient de Simon. Vous avez ici un chapiteau d'Autun : on a l'impression que cela ne s'est pas très bien terminé pour Simon, qui se retrouve la tête en bas, tout près d'un diable ! Et les apôtres retournent à Jérusalem. En tout cas, nous avons gardé de cet épisode le substantif « simonie », chaque fois qu'il y a le désir de monnayer un sacrement. C'est un mot qui a été très usité, évidemment, au moment de la Réforme, avec la question des indulgences.

Un moment pivot : Dieu agit en direct

Philippe va continuer son travail, et à partir de là, nous allons basculer progressivement vers l'accueil des païens, avec Corneille. C'est un moment pivot des Actes des Apôtres, parce que l'on entre dans l'ouverture aux païens.

Dans la séquence que nous avons vue la semaine dernière, j'avais essayé de vous montrer que, dans les discours de Pierre, lorsqu'il interprète la Pentecôte ou lorsqu'il explique la guérison de l'impotent, il y avait surtout des arguments scripturaux. C'est-à-dire que Pierre reprenait les Écritures et expliquait que ce qui avait été annoncé, promis dans les Écritures, s'accomplissait désormais. Ici, dans cette partie des Actes, nous allons avoir très, très peu de citations des Écritures, parce que c'est Dieu qui agit lui-même, en direct.

C'est vrai, naturellement, avec la vocation de Paul, mais nous allons le voir dès le baptême de l'eunuque par Philippe. C'est l'ange du Seigneur – c'est le verset 26 – qui adresse la parole à Philippe en disant : « Mets-toi en marche en direction du sud, prends la route qui descend de Jérusalem à Gaza ; elle est déserte. » C'est donc l'ange du Seigneur qui indique la route à Philippe. C'est ensuite l'Esprit qui va lui dire de s'approcher de l'eunuque, de monter sur le char, de le baptiser ; puis cet Esprit va finir par l'emporter loin de la vue de l'eunuque et le faire se diriger vers Césarée.

Nous retrouverons avec le baptême de Corneille de multiples interventions directes du Seigneur. Corneille a une vision qui lui dit d'aller chercher Pierre ; Pierre a une vision qui lui dit qu'il va pouvoir entrer chez un païen. Nous avons donc là une intervention directe de Dieu, du Seigneur, par les anges, par l'Esprit, parce que l'on est vraiment à un moment décisif de l'expansion de la Parole, qui n'avait été qu'imparfaitement annoncée par les Écritures.

Philippe et l'eunuque éthiopien

Nous en sommes donc à l'épisode de la rencontre de Philippe et de l'eunuque. Vous connaissez peut-être cet épisode. L'eunuque est donc un eunuque éthiopien, sans doute aisé, parce que tout le monde ne se promène pas en char, à cette époque-là, sur les routes de cette région.

Ce à quoi je n'avais jamais été véritablement sensible, c'est que cet eunuque, par son statut et par sa condition physique, n'aura pas de descendance. Et il est en train de lire le livre d'Isaïe, plus précisément le quatrième chant du Serviteur. Il va poser à Philippe la question : de qui parle le prophète ? Parle-t-il de lui-même ou de quelqu'un d'autre ? Et surtout, il s'interroge sur ce verset : « Sa postérité, qui la racontera ? » Ce serviteur souffrant va mourir, et donc mourir sans descendance, comme l'eunuque, en raison de son statut, mourra sans descendance.

On peut alors imaginer la catéchèse de Philippe, puisque l'eunuque va ensuite demander le baptême : Philippe évoque sans doute le baptême du Christ, la plongée dans la mort, la résurrection, et donc la fécondité spirituelle de ce Jésus qui, lui non plus, n'a pas eu de descendance. Quelque part, l'eunuque est sans doute rejoint par cette fécondité spirituelle du Christ. Puis c'est la scène du baptême, puisque l'on passe à proximité d'un point d'eau, et Philippe est enlevé au regard de l'eunuque.

Un parallèle avec le récit d'Emmaüs

Nous ne sommes pas très loin de la structure du récit d'Emmaüs, chez le même saint Luc. On a une rencontre sur un chemin ; on a l'incompréhension d'un personnage, non pas devant la Passion, comme les compagnons d'Emmaüs, mais devant le texte d'Isaïe ; on a une sortie de l'incompréhension par une entrée dans les Écritures ; puis on a la disparition soudaine de Philippe, comme à Emmaüs. À Emmaüs, les cœurs des disciples sont tout brûlants ; ici, on nous dit que l'eunuque poursuit sa route tout joyeux. Voyez : c'est aussi l'un des épisodes qui nous montrent que nous avons bien affaire au même auteur pour l'Évangile de saint Luc, avec les compagnons d'Emmaüs, et pour les Actes.

Philippe part donc à Césarée. Nous retrouverons Césarée dans la suite, et nous retrouverons Philippe et ses filles à Césarée un peu plus tard dans les Actes.

La vocation de Saul sur le chemin de Damas

Le persécuteur

Il y a alors un changement de point de vue – cela arrive de temps en temps dans les Actes. Nous nous retrouvons cette fois avec Saul sur le chemin de Damas. Dans le récit, on nous dit que Paul – enfin, Saul – est toujours animé, je cite, « d'une rage meurtrière contre les disciples du Seigneur ». C'est donc Saul, qui a assisté au martyre d'Étienne et qui poursuit, dans son zèle ardent, son entreprise pour éradiquer le christianisme naissant.

Luc nous dit à deux reprises que Paul aurait reçu du Sanhédrin de Jérusalem une lettre pour aller jusqu'à Damas – on comprend : pour repérer ceux qui sont disciples du Christ, les arrêter et peut-être les faire transférer à Jérusalem. Tous les historiens nous disent que c'est assez peu vraisemblable, parce que le Sanhédrin n'avait compétence que pour Jérusalem. Point final. En tout cas, ce que veut nous dire Luc, c'est que le zèle de Paul contre les chrétiens était extrêmement virulent.

Damas

Il se dirige donc vers Damas. Damas est déjà une grande ville à cette époque-là, qui comporte une importante communauté juive. C'est une ville riche de son artisanat : on connaît les étoffes damassées, mais il y a aussi la fabrication d'armes, les glaives d'acier, les armures damasquinées, etc. C'est une cité prospère entourée de murailles – la muraille le long de laquelle on descendra saint Paul dans un panier un peu plus tard. Et il y a une très grande voie romaine, que les archéologues ont retrouvée par morceaux : la *Via Recta*, la « rue Droite » dont il est question dans les Actes des Apôtres, puisque c'est par cette rue Droite qu'Ananie se rendra auprès de Paul pour le baptiser.

Un récit fondateur, raconté trois fois

C'est évidemment un récit fondateur, et il est tellement fondateur qu'il est raconté trois fois dans les Actes des Apôtres. Ici, nous sommes au chapitre 9, et c'est un récit à la troisième personne : c'est Luc qui raconte la vocation de Paul, tandis que les deux autres occurrences sont à la première personne : c'est Paul lui-même qui raconte sa vocation.

Vous trouverez cela en Actes 22 : Paul s'adresse au peuple de Jérusalem. Il vient d'être arrêté et, avant d'entrer dans la forteresse Antonia, il demande au tribun romain s'il peut s'adresser à la foule. Ce n'est pas une très grande réussite, mais il le fait quand même, avant d'être vite mis à l'abri dans la forteresse Antonia. Puis en Actes 26, un peu plus loin, Paul a quitté Jérusalem : il est devant le roi Agrippa.

C'est toujours un indice : quand un épisode est raconté à plusieurs reprises, sous des angles différents, c'est évidemment le signe de son importance fondatrice. Nous irons aussi regarder ce que Paul, dans ses lettres, dit de sa vocation : il faut alors aller au premier chapitre de l'Épître aux Galates, où il raconte lui aussi son chemin de Damas.

Saul et Paul

Vous connaissez le récit de la vocation de Paul – de Saul, pour l'instant. Saul, c'est le nom hébreu. Il deviendra Paul pendant son voyage à Chypre avec Barnabé. On ne sait pas trop pourquoi ; le gouverneur de Chypre s'appelle Paulus : y a-t-il là une incidence quelconque ? En tout cas, il part à Chypre en s'appelant Saul et il en revient en s'appelant Paul. Et pour nous, c'est évidemment Paul.

La lumière et la voix

La présence du Christ se manifeste ici à travers une lumière et à travers une voix. C'est Paul qui a une vision et qui demande : « Qui es-tu, Seigneur ? » Et la voix répond : « Je suis Jésus, celui que tu persécutes. Relève-toi et entre dans la ville : on te dira ce que tu dois faire. » Paul se relève aveugle ; il est conduit par ses compagnons jusqu'à Damas et retrouvera la vue trois jours plus tard. C'est intéressant, cette expérience de trois jours de ténèbres, qui vont le conduire à la lumière de l'homme nouveau à la suite de cette vision du Seigneur Jésus.

Vous savez qu'on représente assez souvent, notamment depuis le Caravage, la vocation de Paul avec un Paul renversé, tombé au pied de son cheval. Rien ne dit pourtant que Paul se déplace à cheval pour aller de Jérusalem à Damas : il est sans doute à pied. Mais ce que veulent montrer les peintres, c'est qu'il tombe de haut, finalement. Et Paul, qui fera tant l'éloge de la faiblesse dans ses épîtres, passe ici d'une position de domination, de pouvoir, à une position de faiblesse.

Dans le récit, il faut aussi être attentif au « Saul, Saul », qui nous rappelle un peu le « Samuel, Samuel » du livre de Samuel. Et la lumière est révélation de la gloire de Dieu. Il n'y a que Luc, dans ce récit-là, qui fait allusion à la lumière et à l'aveuglement de Paul ; lorsque Paul raconte sa propre vocation, ces éléments-là n'apparaissent pas.

Vocation plutôt que conversion

On parle bien de la vocation de Paul, et non de sa conversion, parce que Paul ne cesse de dire qu'il ne change pas de religion, mais qu'il voit dans la reconnaissance du Christ l'accomplissement de la religion de ses pères.

Ananie

Paul arrive donc à Damas, et là va entrer en scène un certain Ananie, appelé à nouveau directement par le Seigneur – le Seigneur agit en direct – pour aller à la rencontre de Paul et le baptiser. Ananie est plutôt réticent, parce qu'il connaît la réputation de Paul. Deux ou trois chapitres plus loin, Pierre aura la même réticence devant la demande qui lui est faite, dans sa vision, d'entrer pour manger à la table d'un païen.

On voit donc bien, à la fois, l'insistance sur ce moment pivot où quelque chose de nouveau se passe. Et puis il faut peut-être aussi se remettre dans le contexte de l'écriture des Actes, à la fin du I^{er} siècle, où l'Église continue de s'étendre, mais en ayant peut-être du mal à accueillir les

nouveaux venus. D'où l'insistance du Seigneur, intervenant en direct, sur la nécessité de l'accueil et de la rencontre.

Le Seigneur va donc insister auprès d'Ananie, et c'est à Ananie qu'il dit, je cite : « Va ! Car cet homme est l'instrument que j'ai choisi pour porter mon nom auprès des nations païennes, des rois et des fils d'Israël. » La vocation de Paul n'est pas dite directement à Paul : elle est dite à Ananie, qui va la lui répéter. Et l'on voit bien quelle est cette vocation : « porter mon nom ». Je ne reviens pas sur la théologie du nom, sur laquelle j'avais insisté les semaines précédentes.

Et, dans l'ordre : « porter mon nom auprès des nations païennes, des rois et des fils d'Israël ». C'est bien ainsi que seront structurés les Actes : nous verrons Paul s'adresser au roi Agrippa, nous verrons Paul s'adresser aux nations païennes. Mais même si les Israélites sont cités ici en troisième lieu, Paul – nous allons le voir tout de suite à Damas – commence toujours par s'adresser aux Israélites dans leur synagogue avant de s'adresser aux païens.

Qui était Paul avant sa vocation ?

Saul de Tarse

Je fais un tout petit arrêt, avant de suivre Paul à Damas, pour redire ce que nous savons de Paul avant sa vocation. Il est souvent présenté, et il se présente lui-même, comme Saul de Tarse. Tarse est une ville au sud du Taurus, dans la province qui s'appelait alors la Cilicie, donc au sud de l'actuelle Turquie. C'est une grande ville, dont les archéologues ont découvert beaucoup de vestiges. C'est une ville commerçante, qui vit à la fois de l'exploitation des minerais extraits des monts du Taurus et des textiles : il y a beaucoup de moutons dans la région, et donc un très, très fort artisanat textile. C'est sans doute le cas de la famille de Paul : si Paul est fabricant de tentes, c'est sûrement chez ses parents qu'il a appris à tisser et à fabriquer des tentes.

Tarse est une vieille ville, fondée par les Hittites ; depuis 64 avant Jésus-Christ, elle a été annexée à Rome par Pompée, qui en a fait la capitale de la province de Cilicie. C'est aussi un grand centre intellectuel – ce qui est intéressant dans le contexte de Paul – pour la philosophie grecque, avec une très forte école stoïcienne et un stoïcien assez connu à l'époque, Athénodore, qui a été le précepteur d'Auguste. Nous sommes donc vraiment à l'époque de Jésus et de Paul, nous n'en sommes pas loin. Et puis, pour le Bottin mondain et les journaux de l'époque, c'est aussi à Tarse que se sont rencontrés pour la première fois Antoine et Cléopâtre. Ce n'est pas rien !

Voilà donc une grande ville commerçante et intellectuelle.

Hébreu, fils d'Hébreux, et citoyen romain

Quand Paul se présente comme originaire de Tarse, il ajoute souvent – on le voit par exemple au chapitre 3 de l'Épître aux Philippiens : « circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu, fils d'Hébreux ; pour la Loi, pharisien ». C'est dire l'importance, pour Paul, de son enracinement juif et pharisien.

Il est donc Hébreu, fils d'Hébreux, mais comme il est aussi – nous y reviendrons plus tard – citoyen romain, il est probablement le fils d'un Juif de Tarse déjà citoyen romain. Ce qui veut dire aussi que la communauté juive de Tarse est sans doute très bien intégrée à la bonne société de la ville. Pour être citoyen romain à sa naissance, il suffisait que le père, déjà citoyen romain, en fasse la déclaration aux autorités de la ville. En revanche, à l'époque, on ne délivre pas de document – je ne sais quel équivalent d'un acte de naissance – attestant la citoyenneté romaine. Si bien que lorsqu'on se déplace et qu'on a besoin de prouver qu'on est citoyen romain, on ne peut rien produire : il faut trouver deux témoins. Nous verrons plus tard dans les Actes que Paul aura parfois quelques difficultés à prouver qu'il est citoyen romain.

Voilà donc un homme de Tarse, d'une cité commerçante et intellectuelle, très enraciné dans la foi juive et néanmoins citoyen romain.

La formation de Paul

Il va sans doute apprendre à la synagogue dès cinq ans. À la synagogue de Tarse, comme dans toute cette région, on lit les Écritures dans la version grecque de la Septante, et lorsque Paul cite la Bible dans ses lettres, c'est toujours à partir de cette version grecque. Élève sans doute brillant – c'est en tout cas ce que nous disent ses biographes –, il est envoyé à Jérusalem pour poursuivre ses études, sûrement vers quinze ans. On nous dit qu'il est peut-être né entre l'an 6 et l'an 10, vous voyez, quand il arrive un peu plus tard à Jérusalem.

Il nous dit en Actes 22 : « C'est ici, dans cette ville, que j'ai été élevé » – nous sommes donc à Jérusalem – « c'est ici, dans cette ville, que j'ai été élevé et que j'ai reçu, aux pieds de Gamaliel, une formation strictement conforme à la loi de nos pères. » Il revient toujours à cette judéité très forte.

Gamaliel

Gamaliel, nous l'avons rencontré la semaine dernière : c'est l'un des pharisiens qui, au Sanhédrin, avait convaincu ses collègues de ne pas s'en prendre trop vertement aux apôtres. Vous vous souvenez de son argument : si ce sont des agitateurs, ils disparaîtront d'eux-mêmes, ils périront – il y en a déjà eu ; en revanche, s'ils sont vraiment des hommes de Dieu et qu'ils durent, alors il faudra peut-être en tirer les conséquences.

Gamaliel est le descendant d'un autre rabbin, Hillel, qui avait fondé une académie libérale à Jérusalem. C'est donc un pharisaïsme un peu ouvert, et en tout cas assez distant des sadducéens. Gamaliel aura aussi un descendant important, le rabbin qui, plus tard – Paul sera mort –, au moment de la prise de Jérusalem par Titus, prendra la tête, à Jamnia, du judaïsme qui succédera à la destruction du Temple. C'est donc une famille de rabbins extrêmement implantée à Jérusalem et qui a une longue histoire.

Une double culture

Finalement, Paul est d'une double culture. Il insiste beaucoup sur ses racines juives, sa connaissance de la Loi, son enseignement par Gamaliel. Mais toutes ces études, il les a faites à

partir de la Bible en grec. On sait aussi qu'à l'époque circulaient des lettres de Gamaliel jusqu'en Cilicie ; il y en a peut-être qui sont parvenues à Paul au début de sa formation, et qui articulaient justement la loi juive avec la sagesse et la philosophie grecques.

Paul à Damas, en Arabie et à Jérusalem

Le récit des Actes

Paul arrive donc à Damas. Voilà ce Paul qui a grandi à Jérusalem, qui est devenu pharisien, qui s'est pris d'un zèle violent contre les chrétiens, qui a assisté au martyre d'Étienne et qui partait vers Damas. Il finit par y arriver. Il est rejoint par Ananie ; Ananie le baptise, et il retrouve la vue. Fort de cette connaissance du Christ, il quitte finalement les ténèbres pour entrer dans une vie nouvelle.

Il reste à Damas, d'après les Actes, et nous avons là le modèle de ce que sera l'arrivée de Paul dans toutes les villes où il va se rendre : il prêche à la synagogue, cela suscite l'opposition des Juifs, si bien qu'on est obligé de le protéger et qu'on lui fait quitter la ville de nuit, dans un panier que l'on descend le long du rempart. Ça, c'est la version des Actes.

La version de Paul : Galates 1

Mais si vous lisez ce que Paul dit lui-même de son passage à Damas – il faut aller dans l'Épître aux Galates, au chapitre 1 –, il ne raconte pas la même chose. Voici ce qu'il dit dans l'Épître aux Galates : « Dieu m'avait mis à part dès le sein de ma mère ; dans sa grâce, il m'a appelé ; il a trouvé bon de révéler en moi son Fils pour que je l'annonce parmi les nations païennes. » Cela, c'est le résumé de sa vocation. « Aussitôt, sans prendre l'avis de personne, sans même monter à Jérusalem pour y rencontrer ceux qui étaient apôtres avant moi... »

C'est quand même assez fort ! C'est dire que, pendant que les Actes de Luc nous montrent la fidélité des nouveaux apôtres à l'Église de Jérusalem, Paul, lorsqu'il parle de cet épisode, dit : « sans prendre l'avis de personne, sans même monter à Jérusalem pour y rencontrer ceux qui étaient apôtres avant moi, je suis parti pour l'Arabie ». Il ne reste donc pas longtemps à Damas. « Et de là, d'Arabie, je suis retourné à Damas. Puis, trois ans après, je suis monté à Jérusalem pour faire la connaissance de Pierre, et je suis resté quinze jours auprès de lui. » C'est rapide comme initiation : cela lui a pris trois ans, et il y reste quinze jours !

2 Corinthiens 11 et le roi Arétas

Et puis, dans la deuxième Épître aux Corinthiens, au chapitre 11, versets 32-33, c'est toujours Paul qui parle : « À Damas, le gouverneur du roi Arétas faisait garder la ville pour s'emparer de moi. » Arétas, c'est le roi des Nabatéens, dont la capitale est Pétra, en Jordanie ; c'est cette région-là qu'on appelle l'Arabie à l'époque de Paul. « À Damas, le gouverneur du roi Arétas faisait garder la ville pour s'emparer de moi. On m'a fait descendre par une fenêtre, dans une corbeille, le long du rempart, et j'ai échappé à ses mains. »

Les historiens sont bien incapables de choisir entre les deux versions. Cette histoire d'Arétas, on peut juste l'éclairer. Arétas, donc, est le roi des Nabatéens, dont la capitale est Pétra, et il y a quelques difficultés avec les Juifs, parce que le roi Hérode – celui du temps de Jésus, Hérode Antipas – avait épousé la fille d'Arétas. Cela vous rappelle un petit souvenir de l'Évangile : Hérode s'amourache d'Hérodiade, danse de Salomé et compagnie... Du coup, il répudie la fille du roi Arétas, qui entre alors en guerre contre les Juifs. Il y a donc bien des raisons pour lesquelles Arétas pourrait poursuivre des Juifs jusqu'à Damas.

La perspective de Luc

En tout cas, on le redit une nouvelle fois : de Luc, on ne sait pas s'il connaît les lettres de Paul. Connaissait-il la version de Paul ? Je n'en sais rien. En tout cas, il n'y a pas concordance. Mais ce qui importe pour Luc, dans son récit à lui, c'est que de Damas, Paul va aller immédiatement à Jérusalem et va tout de suite se trouver auprès des apôtres. Pour Luc, c'est toujours la continuité entre la foi des pères et l'accomplissement par la venue de Jésus, puis l'articulation nécessaire de toute mission à l'Église mère de Jérusalem et aux apôtres. Nous sommes sûrement, à peu près, dans les années 37 – cinq ou six ans après la mort du Christ.

Paul à Jérusalem : la médiation de Barnabé

Selon Luc, cette fois, dans les Actes, Paul fait à Jérusalem comme à Damas : il va prêcher à la synagogue. Les Juifs disent que c'est un traître, qu'il joue un double jeu : il parle aux chrétiens, mais c'est pour mieux les faire prisonniers. Il faut à nouveau une médiation pour que Paul puisse être reconnu comme un disciple du Christ, et cette médiation est faite par un personnage que nous avons déjà vu : Barnabé.

Je vous ai dit le soin que Luc prenait à placer ses personnages. Nous avons vu Barnabé qui vendait un champ pour le partager avec la première communauté ; nous le retrouvons ici pour introduire Paul dans la communauté de Jérusalem ; et c'est lui qui, plus tard, ira chercher Paul à Tarse pour se lancer dans le premier voyage missionnaire.

Car à partir de là, les Juifs vont se méfier de Paul et vouloir mettre la main sur lui, et il faut l'exfiltrer de Jérusalem. On l'envoie donc à Césarée maritime, au nord. C'est intéressant, parce qu'il quitte Jérusalem pour une ville gréco-romaine. « Césarée », cela dit bien ce que c'est : une ville fondée en l'honneur de César. C'est donc un premier geste de Paul, qui quitte le monde juif pour aller vers le monde gréco-romain et le monde païen. De Césarée maritime, il repart dans sa ville natale de Tarse, et à partir de là, on ne sait plus ce qu'il fait, parce que c'est Pierre qui revient au premier plan. Nous retrouverons Paul plus tard – ce sera pour après les vacances –, lorsque Barnabé ira le chercher à Tarse pour fonder l'Église d'Antioche.

Le sens de la vocation de Paul

On voit bien là la place centrale du récit de la vocation de Paul. Je vous ai parlé de sa triple occurrence, ce qui est toujours un signe. Le retournement existentiel du persécuteur dit en même temps la puissance de l'agir de Dieu, qui va jusqu'à choisir un ennemi pour en faire un

évangéliste. Et Paul ne cessera de revenir sur cette question, qui le touche lui-même mais qui touche aussi l'histoire : la puissance de Dieu, capable de renverser un homme et de renverser l'histoire ; la puissance de l'agir de Dieu dans l'histoire personnelle et dans l'histoire tout court.

Il faut aussi noter l'importance d'Ananie à Damas et de Barnabé à Jérusalem. C'est toujours l'insistance sur la médiation. C'est-à-dire que Paul ne devient pas – c'est le point de vue de Luc – un prédicateur gyrovague, tout seul. Paul a eu une vision, Paul a entendu Jésus, mais il faut quand même une confirmation de l'Église, une médiation de l'Église. Vous voyez, dans l'histoire, chaque fois qu'il y aura des apparitions, etc., il faudra qu'elles soient reconnues avant d'être authentifiées. Il ne suffit pas que le témoin dise « j'ai entendu Jésus » ou « j'ai vu Marie » : il faut vraiment que la médiation de l'Église authentifie en quelque sorte le témoignage. Et comme pour les apôtres à Jérusalem, avec l'arrestation de Pierre, de Jean et des apôtres que nous avons vue la semaine dernière, la prédication de Paul suscite tout de suite des oppositions, à Damas comme à Jérusalem.

Le cycle de Pierre

L'ouverture aux païens passe d'abord par Pierre

Cette section s'ouvre finalement, avec le baptême de l'eunuque puis la vocation de Paul, sur l'ouverture de l'Alliance à l'universalité humaine. Et pour ce faire, il va falloir là aussi une confirmation de Pierre. Avant que Paul n'aille évangéliser les païens, il faut que Pierre lui-même accepte le contact avec les païens, par le baptême de Corneille. C'est très typique du cheminement de Luc : je vous ai dit que Luc ne donne jamais à Paul le titre d'apôtre, malgré l'importance qu'il lui accorde ; Paul n'est pas un apôtre de la première génération. L'ouverture aux païens, c'est donc d'abord Pierre qui va la pratiquer, avec le baptême de Corneille.

Mais auparavant, nous retrouvons Pierre à partir du chapitre 9 – on oublie Paul jusqu'à la fondation de l'Église d'Antioche –, et ce cycle de Pierre va s'ouvrir par deux signes et prodiges : la guérison d'un paralytique et la résurrection de Tabitha. La guérison du paralytique a lieu à Lydda, une ville au nord-ouest de Jérusalem, qui est l'actuelle ville de Lod ; la résurrection, c'est à Joppé, l'actuelle ville de Jaffa. Nous sommes donc toujours du côté de la Judée et de la Samarie.

Auparavant, nous avons un sommaire : « L'Église était en paix dans toute la Judée, la Galilée et la Samarie ; elle se construisait et elle marchait dans la crainte du Seigneur ; réconfortée par l'Esprit Saint, elle se multipliait. » C'est le cheminement régulier des Actes : cette Église qui se développe et s'amplifie.

La guérison d'Énée

La guérison d'Énée est un tout petit récit qui me touche beaucoup. La guérison d'un paralytique, c'est ordinaire dans les Évangiles et dans les Actes. Pierre, une nouvelle fois, se met dans les pas du Christ, comme pour la guérison de l'infirme à la Belle-Porte. Il dit bien à ce personnage qu'il relève que c'est Jésus qui le guérit : il n'est, lui, que le médiateur. Il va lui dire « Lève-toi », comme Jésus l'a dit au paralytique.

Ce qui est extraordinaire, c'est qu'il ne lui dit pas « Lève-toi et marche », mais « Lève-toi et fais ton lit toi-même » ! Je trouve extraordinaire cette attention au quotidien. C'est-à-dire que le premier souci de Jésus, finalement, c'est de donner à chacun les moyens de son autonomie, dans les gestes les plus quotidiens. Un récit qui fait deux versets, un très, très beau récit sur le prix de la vie autonome pour Jésus. On peut évidemment faire des parallèles avec les guérisons de paralytiques dans les Évangiles.

La résurrection de Tabitha

Et puis il y a la résurrection de Tabitha. Elle s'appelle Tabitha, et aussi Dorcas : elle a un nom hébreu et un nom grec. Cela nous dit aussi que la ville – la future Jaffa – est très composite dans sa population. C'est une femme assez riche, puisque Pierre va la ressusciter dans la chambre haute : c'est une maison à étage, ce qui est déjà le signe d'un certain niveau de vie. C'est, elle aussi, une fabricante d'étoffes : elle fabrique des vêtements, une femme aisée, connue pour ses nombreuses aumônes.

Il faudrait confronter le texte de la résurrection de Tabitha avec celui de la résurrection de la fille de Jaïre, raconté par Luc, car là aussi, comme pour l'eunuque et les compagnons d'Emmaüs, il y a un parallèle. On vient chercher Pierre comme on était allé chercher Jésus. Pierre met tout le monde dehors, comme Jésus l'avait fait pour la fille de Jaïre – Jésus n'avait gardé avec lui que Pierre, Jacques et Jean. Pierre demande à Tabitha de se lever, comme l'avait fait Jésus : « Mon enfant, lève-toi. » Il lui prend la main, comme Jésus l'avait fait, et il la ressuscite.

Nous sommes donc toujours dans ce mouvement où l'on voit les apôtres – nous le voyons ici pour Pierre, nous le verrons plus tard pour Paul – se mettre dans les pas de Jésus, être configurés à Jésus jusque dans le détail de leurs actes et de leurs paroles. Et, comme toujours, ces miracles produisent un sommaire, puisque beaucoup crurent au Seigneur, et la communauté se développe à nouveau.

Le baptême de Corneille

Un récit long et répété

J'en arrive, et je vais terminer par là, au très long récit de Corneille. Les mêmes épisodes vont y être racontés plusieurs fois, comme si la première communauté avait vraiment eu besoin d'entendre et de réentendre ce récit : on nous raconte les faits, puis Pierre raconte ce qu'il a vécu, puis Corneille raconte ce qui s'est passé avec Pierre. Nous avons là un texte qui se développe, qui se répète, comme s'il fallait vraiment que la première communauté se convainque que c'est bien ainsi que les choses s'étaient passées.

Corneille, un « craignant-Dieu »

Nous retournons donc à Césarée maritime, un peu au nord. Corneille est un « craignant-Dieu ». Je vous l'ai dit la semaine dernière, je le redis : il y a évidemment les Juifs de naissance ; il y a les prosélytes, qui sont des Juifs d'adoption, c'est-à-dire qui ne sont pas nés dans une famille juive

mais qui se sont fait circoncire et qui respectent la loi juive, notamment les interdits alimentaires ; et il y a les craignant-Dieu, ces païens de religion païenne séduits par le Dieu d'Israël, qui peuvent être admis, pour certains, à la synagogue pour les temps d'enseignement, mais qui ne sont pas circoncis et ne sont pas tenus de respecter les prescriptions juives, dont les prescriptions alimentaires. Donc, quand Pierre va entrer chez Corneille, il entre chez un païen qui ne respecte pas les prescriptions juives en matière de nourriture. Corneille est un craignant-Dieu ; il est centurion de la cohorte italique, c'est donc un soldat, un païen romain.

La vision de Pierre

À nouveau, comme pour Philippe, c'est Dieu qui prend les choses en main, en direct. Pierre a d'abord une vision, puis c'est l'Esprit qui lui commande d'accueillir les envoyés de Corneille. Ce récit, une nouvelle fois, occupe trois jours, comme la vocation de Paul : il faut un jour pour que les envoyés de Corneille arrivent chez Pierre, un jour pour que Pierre et les envoyés retournent chez Corneille, et le troisième jour est celui de la conversion, de l'accueil de l'Esprit et du baptême.

Pierre a donc une vision : il voit descendre près de lui une sorte de grande nappe contenant tous les animaux possibles et imaginables, et on lui demande de manger de tous ces animaux, ce qui est évidemment contraire aux prescriptions juives. Si cela vous intéresse – c'est un petit peu compliqué –, il faut aller voir le chapitre 11 du Lévitique : « Tu ne mangeras rien d'abominable. Tout animal qui a le sabot fourchu, fendu en deux ongles, et qui rumine, vous pourrez le manger. » Mais vous avez des animaux qui ont le sabot fourchu mais qui ne ruminent pas, des animaux qui ruminent mais qui n'ont pas le sabot fendu... Vous avez ensuite toutes les listes, que vous retrouvez dans le Deutéronome, au chapitre 14, puis les distinctions pour les animaux aquatiques et pour les oiseaux.

Tout l'art du pharisien, c'est un art de la séparation : séparer le pur de l'impur. Tandis qu'ici, dans la vision de Pierre, tous les animaux sont mêlés, et on lui demande de tout consommer sans discrimination. C'est pour cela qu'il faut bien que ce soit une vision, où Dieu lui-même s'en mêle, parce que l'on est loin de la lettre de la Loi, et notamment du Lévitique.

Pierre a d'abord une réticence, comme Ananie un peu plus haut, qui ne voulait pas aller à la rencontre de Paul. Mais Dieu insiste auprès de Pierre et lui dit : « Ce que Dieu a purifié, toi, ne le dis pas souillé. » Il y a là une bascule par rapport à la lettre de la loi juive.

Pierre chez Corneille

Pierre va se laisser retourner. C'est moins violent que pour Paul, mais il y a quand même quelque chose de l'ordre du retournement. D'abord, il va accueillir les envoyés de Corneille et leur offrir l'hospitalité : c'est une première façon d'entrer en contact. Puis il va se rendre chez Corneille et y entrer : c'est une deuxième transgression. Vous savez que, chaque fois qu'il y a un repas dans l'Évangile, on reproche souvent à Jésus de manger avec des pécheurs : on veille justement à la séparation, à table et dans les lieux de convivialité. Finalement, la journée que Pierre passe à aller chez Corneille, c'est un peu son chemin de Damas.

Il entre chez Corneille. Ce que vient de nous raconter Luc, Pierre le raconte à Corneille, et Corneille le raconte à Pierre : on recommence le même récit. Mais la pointe, c'est ce que dit Pierre : « Dieu vient de me montrer, à moi, qu'il ne faut appeler aucun homme souillé ou impur. »

La Pentecôte des païens

À l'invitation de Corneille, Pierre fait alors une catéchèse. Nous revenons au kérygme que nous avons vu la semaine dernière : il raconte l'action de Jésus en Galilée, la Passion, la résurrection et l'accomplissement des promesses des prophètes. Je cite : « Quiconque croit en lui » – c'est Pierre qui parle – « reçoit par son nom le pardon de ses péchés. »

Et de même que nous avons eu la Pentecôte des Samaritains, nous avons cette fois la Pentecôte des païens : chez Corneille, on se met à parler en langues, comme cela était arrivé à la Pentecôte des Juifs, à Jérusalem. Et comme ils ont reçu l'Esprit Saint – vous voyez, ici, c'est l'Esprit avant le baptême ; plus haut dans les Actes, c'était le baptême avant l'Esprit –, Pierre dit : « Quelqu'un peut-il refuser l'eau du baptême à ceux qui ont reçu l'Esprit Saint tout comme nous ? »

On nous dit que Corneille était là avec toute sa maisonnée : c'est l'habitude de l'époque, pour ceux qui ont une grande maison. Quand le chef de famille se convertit ou se fait baptiser, toute la maisonnée le suit. Ici, on baptise donc Corneille et toute sa maisonnée.

Le compte rendu de Pierre à Jérusalem

Mais nous n'en avons pas encore fini avec les récits, parce que Pierre doit maintenant retourner à Jérusalem, où l'on a déjà entendu dire qu'il était entré chez un païen, qu'il avait mangé avec des païens et que, par-dessus le marché, il les avait baptisés. Nous avons donc une troisième version des mêmes événements, avec cette fois, comme interprétation de la part de Pierre, je cite : « Jean a baptisé avec de l'eau, mais vous, vous serez baptisés dans l'Esprit Saint. » D'où l'importance du lien entre l'Esprit et le baptême dans la conversion de Corneille : ils reçoivent l'Esprit, puis ils sont baptisés. « Vous serez baptisés dans l'Esprit Saint. »

Finalement, Pierre souligne qu'on ne peut pas faire obstacle à Dieu, que l'intervention de Dieu ne peut conduire qu'à l'obéissance. Vous savez que c'est déjà ce qu'il avait dit, dans un autre contexte, devant le Sanhédrin : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » Ici, il a eu une vision, il a reçu des messages de la part du Seigneur et de l'Esprit : il ne peut donc qu'obéir à Dieu, même si cela peut sembler contradictoire avec l'enseignement de la Loi. C'était aussi l'argument de Gamaliel.

Les frères de Jérusalem, convaincus par Pierre, se laissent gagner par cette dimension universelle. Je cite : « Ils rendirent gloire à Dieu en disant : Ainsi donc, Dieu a donné aussi aux païens la conversion qui fait entrer dans la vie ! » C'est vraiment là la bascule des Actes : on passe de la foi diffusée à Jérusalem et dans le monde juif aux païens. « Ainsi donc, aux païens aussi, Dieu a donné la conversion qui conduit à la vie. »

Nous avons eu la Pentecôte des Juifs, nous avons eu la Pentecôte des Samaritains, nous avons maintenant la Pentecôte des Gentils, qui inaugure la mission vers les nations païennes. Et c'est ce qui va finalement autoriser ensuite les missions de Paul, au cours de ses divers voyages missionnaires.

Pierre, Paul et l'ouverture à l'universel

Une mission de Paul accrochée à celle de Pierre

Lors de sa vocation, Paul a été envoyé vers les nations païennes : c'est ce que le Seigneur dit à Ananie, « j'ai besoin de cet homme pour aller vers les nations païennes ». Mais cette ouverture ne peut être légitimée que par Pierre, qui a autorité, et par l'Église de Jérusalem. La mission de Paul est donc accrochée à celle de Pierre. Nous reviendrons sur Pierre et Paul : peut-on les distinguer ? La mission de Paul est accrochée à la mission de Pierre, comme l'ouverture aux païens est ancrée dans le judaïsme.

L'élection et l'universel

Nous reviendrons, je vous l'ai déjà dit, sur la notion d'élection. L'ouverture à l'universel est déjà un peu présente dans l'Ancien Testament. L'Évangile du jour nous rappelait aujourd'hui le signe de Jonas : nous avons bien là, avec l'exemple du prophète Jonas, celui d'une annonce de la bonne parole et d'un appel à la repentance adressés à un peuple païen amené à se convertir. Dans le troisième Isaïe – vous savez sans doute que ce qu'on appelle le livre d'Isaïe réunit dans un même rouleau trois prophètes ou écoles de prophètes –, dans la dernière partie du livre, donc, il y a aussi beaucoup d'appels à l'universel. Et puis il y a Ruth la Moabite, qui va devenir l'aïeule de David et qui figure dans la généalogie du Christ.

Il y a donc un certain nombre de jalons, mais cela n'a jamais été aussi fort que dans ce récit des Actes, parce que jusqu'alors on pouvait aller à la rencontre de l'autre sans vraiment pratiquer l'hospitalité. Rencontrer, accepter, ce n'est pas la même chose que vivre l'hospitalité et considérer que Dieu parle autant à l'autre qu'il me parle à moi. Voyez combien, aujourd'hui, il y a sans doute là matière à penser sur l'accueil de l'autre, l'accueil de la différence, l'art de la rencontre et du dialogue.

Pierre a aussi cette phrase importante, lorsqu'il interprète cet événement : « Dieu ne fait pas de différence entre les personnes. » Si vous vous souvenez, c'est ce qui était dit dans le livre de Samuel à propos de la vocation de David : ce n'est pas le plus grand des fils de Jessé, ce n'est pas celui auquel on aurait pensé, mais Dieu ne regarde pas l'apparence. « Dieu ne fait pas de différence entre les personnes, mais, quelle que soit la nation, celui qui le craint et dont les œuvres sont justes trouve accueil auprès de lui. » C'est donc la fin du privilège exclusif d'Israël.

Cela pose la question de l'élection. En même temps, voyez bien qu'ici l'élection est aussi vécue comme une responsabilité. Pierre et les apôtres appartiennent au peuple élu, mais ce peuple élu a désormais mission d'aller porter la Bonne Nouvelle à ceux qui n'appartiennent pas au peuple élu – en gardant évidemment l'importance du peuple juif. Paul le dira dans l'Épître aux Romains,

chapitre 1, verset 16 : « L'Évangile est puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit : le Juif d'abord, puis le Grec. » Et c'est bien toujours ainsi que la mission s'organisera : s'adresser d'abord aux Juifs, à la synagogue, puis, à partir de là, aux autres nations.

Conclusion

Je reviens, en conclusion, à ce que je vous disais : peu de place pour une argumentation scripturaire ; c'est Dieu qui intervient en direct. On peut aussi penser, autour de la pureté, à ce qu'avait déjà amorcé Jésus dans les Évangiles – il faut plutôt aller chez Marc –, avec toute cette diatribe de Jésus contre ceux qui purifient l'extérieur des coupes mais ne purifient pas l'intérieur. Jésus disait déjà : « Rien de ce qui est extérieur à l'homme et qui entre en lui ne peut le rendre impur. » Cela posait déjà autrement la question des interdits alimentaires.

Le narrateur recourt donc à l'autorité directe, immédiate, de Dieu pour légitimer le nouveau chemin que prend l'évangélisation. Le message, en tout cas, est clair : l'ouverture de l'Évangile aux païens n'est pas une stratégie des premiers chrétiens pour faire nombre, c'est une volonté de Dieu. Et ces interventions divines requièrent à chaque fois une médiation humaine : celle d'Ananie pour Paul, celle de Pierre pour Corneille, et celle de Pierre encore, qui vient expliquer aux autres apôtres de Jérusalem cette nouvelle mission donnée aux disciples du Christ.

Cette question des interdits alimentaires, nous la retrouverons dans les Actes, dès la prochaine séance, avec le concile de Jérusalem. Quand l'Église d'Antioche commencera à rejoindre les païens, Jérusalem convoquera Paul pour lui demander des comptes, et nous aurons là une première lettre apostolique – un peu comme l'exhortation apostolique qui conclut un synode dans l'Église contemporaine –, où Jacques et les apôtres de Jérusalem diront bien que les païens n'ont pas besoin d'être circoncis pour devenir chrétiens, mais qu'ils doivent néanmoins s'abstenir de consommer des viandes offertes aux idoles. De nouvelles prescriptions alimentaires seront données. Et puis il y aura, c'est raconté dans l'Épître aux Galates, une dispute assez vive entre Pierre et Paul, parce que Pierre lui-même, selon l'Épître aux Galates, en dépit de sa rencontre avec Corneille, refusera lors d'un séjour à Antioche d'aller manger chez des païens. Cette affaire n'est donc pas réglée tout de suite. Cela dit que, de tout temps, la relation à l'autre se construit en permanence et qu'elle est toujours menacée.

Voilà ce que je pouvais vous dire aujourd'hui. J'espère que cela n'a pas été trop dur à suivre sans projection d'images. Nous allons maintenant prendre des vacances, et après, nous partirons en voyage : nous avons trois séances, et nous allons suivre Paul jusqu'à Rome.

Échange avec l'auditoire

Une auditrice : Saul et Paul : il y a quand même trois lettres semblables.

L'intervenant : Oui. Je ne sais pas si c'est le hasard ou la rencontre de deux langues. En tout cas, c'est bien un prénom juif d'un côté et un prénom romain de l'autre. Et c'est à Chypre que cela bascule.

Sur les traces de saint Étienne dans la cathédrale de Bourges

Une cathédrale placée sous le patronage d'Étienne

Et comme cela, vous irez vous coucher plus tôt ! Si vous voulez faire un premier parcours dans la cathédrale, voici ce que je vous dis simplement : la cathédrale de Bourges est l'une des dix cathédrales de France placées sous le patronage d'Étienne. Il y en avait un peu plus, puis, progressivement, on a plutôt choisi Notre-Dame. Mais ce n'est pas neutre que beaucoup de cathédrales établies au haut Moyen Âge aient choisi comme saint patron le premier martyr de l'Église chrétienne.

Dans la cathédrale, les évocations d'Étienne sont nombreuses. Vous avez un portail qui lui est consacré : c'est celui qui se trouve à droite du portail du Jugement dernier. C'est la mise en images du récit des Actes des Apôtres.

Le vitrail de la vie de saint Étienne

À l'intérieur, dans le déambulatoire – si vous connaissez un peu la cathédrale –, vous avez les grandes verrières, qui racontent pour l'essentiel des scènes bibliques. Et puis, dans les petites chapelles du déambulatoire – pas dans la nef –, vous avez trois verrières qui se font face et qui sont généralement des vies de saints. C'est intéressant, parce qu'on peut bien imaginer la catéchèse des clercs à l'époque : les Écritures nous donnent finalement le chemin de la vie chrétienne, puis on pouvait voir comment tel ou tel avait vécu dans sa propre vie ce à quoi nous engage l'Évangile. Par exemple, saint Martin est tout près du Bon Samaritain : on raconte la parabole, puis on dit : voilà, dans l'histoire, il y a un saint qui a fait de la charité et de l'aide aux démunis l'axe de sa vie.

Dans l'une de ces petites chapelles, vous avez donc une vie de saint Étienne. Quand vous êtes dans la chapelle axiale, où se trouvent Notre-Dame-la-Blanche et les statues du duc de Berry et de son épouse, c'est la première petite chapelle à trois verrières sur la droite : vous passez devant la chapelle axiale et vous continuez du côté de l'ancienne mairie. Là, vous avez trois verrières : saint Laurent, saint Vincent et saint Étienne. Saint Laurent et saint Étienne sont souvent à proximité l'un de l'autre ; je vais vous dire pourquoi. Vous avez donc là une vie complète d'Étienne. Ce n'est pas le plus beau vitrail de la cathédrale, parce qu'il a été beaucoup refait au XIX^e siècle, mais vous avez de nouveau, en lisant le vitrail de bas en haut, une vie complète de saint Étienne jusqu'à son martyre.

Le vitrail de l'invention des reliques

Vous avez ensuite un autre vitrail passionnant, cette fois sur une grande verrière du déambulatoire, qui nous raconte l'histoire des reliques de saint Étienne. C'est la seule verrière qui ne raconte pas un texte biblique ; nous y avons fait allusion à propos du martyre de Paul et de Pierre. C'est raconté dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. C'est une histoire un peu compliquée, parce qu'il faut quand même expliquer comment des reliques de saint Étienne sont

arrivées jusqu'à Bourges par l'évêque Ursin. Vous irez voir ce vitrail si vous le souhaitez. C'est une histoire un petit peu compliquée, comme souvent au Moyen Âge.

Étienne est mort ; c'est Gamaliel qui, avec Nicodème, lui donne une sépulture, puis on perd la trace de cette sépulture. Mais au IV^e siècle, un prêtre, Lucien, a une vision : on lui demande de retrouver le tombeau d'Étienne. On fait des tentatives, on ne trouve pas. Finalement, un ermite indique le chemin, et l'on retrouve le tombeau d'Étienne. Sur le vitrail, les reliques sont déjà dans une châsse, tout est prêt : on ouvre, il n'y a plus qu'à les transporter. La *Légende dorée* nous dit qu'on les dépose à Jérusalem, dans l'église dont Étienne avait été archidiacre. Excusez-moi, mais pour qu'il y ait des églises construites un an après la mort du Christ et qu'Étienne en soit archidiacre, il faut un peu y croire ! Enfin, c'est ce que dit la *Légende dorée*.

Un culte à Étienne s'installe donc à Jérusalem. Et voilà qu'arrive à Jérusalem un sénateur de Constantinople nommé Alexandre, marié à une dame, Julienne, qui a une grande dévotion envers Étienne et qui fait faire un tombeau. Puis le brave homme meurt – il était venu de Constantinople à Jérusalem –, et sa femme Julienne veut retourner à Constantinople en emportant le tombeau de son mari, qui s'était fait enterrer auprès d'Étienne. Mais, par je ne sais quel subterfuge, elle se trompe et embarque les reliques d'Étienne plutôt que le corps de son mari.

La *Légende dorée* nous raconte alors que les reliques d'Étienne partent vers Constantinople. Mais en chemin, les diables s'en mêlent : pendant la traversée, on risque le naufrage, mais Étienne sauve la situation. Les reliques d'Étienne arrivent à Constantinople, on les présente à l'empereur, et tout va bien. Mais voilà que la fille de l'empereur de Rome – il y a plusieurs empereurs à l'époque – tombe malade et affirme que ce sont les reliques d'Étienne qui peuvent la sauver. On emmène donc les reliques d'Étienne de Constantinople à Rome, où Ursin, envoyé en Berry par le pape, va pouvoir en prélever une partie pour les apporter jusqu'en Berry.

Le tympan de saint Ursin et le destin des reliques

Regardez alors le dernier tympan sur la droite de la cathédrale : c'est la vie de saint Ursin. Vous le voyez partir de Rome. Il part avec saint Just ; saint Just meurt dans l'actuelle commune de Saint-Just, et Ursin arrive seul – on le voit, il a déjà sa crosse, sa mitre et tout cela – tout près de Bourges, où l'on voit déjà la cathédrale qu'il n'a pas encore construite, mais peu importe ! Et il tient dans sa main les reliques d'Étienne.

Il y a juste un tout petit problème : on nous dit qu'Ursin – sur lequel nous n'avons pas beaucoup plus de renseignements que sur les reliques de saint Étienne – a été évêque au III^e siècle, et c'est au IV^e siècle qu'on a retrouvé les reliques d'Étienne. Voilà : nous sommes à une époque où les archives sont un petit peu aléatoires.

Les reliques de saint Ursin sont déposées dans la cathédrale, entre le maître-autel et l'actuelle chapelle Notre-Dame-la-Blanche, en même temps que les reliques d'Étienne et celles du grand évêque de Bourges Guillaume, qui est le deuxième constructeur de la cathédrale. Ces reliques sont restées à peu près en l'état jusqu'à la Révolution, où elles ont été vandalisées puis dispersées. Il n'y

a plus de reliques, ni d'Étienne, ni d'Ursin, ni de Guillaume. Mais, pour une raison que j'ignore, il y avait un bras de saint Ursin dans le Loir-et-Cher, à La Chaussée-Saint-Victor, et le cardinal Lefebvre, sous son épiscopat, a demandé à son confrère l'évêque de Blois que soit restituée une part de cette relique de saint Ursin. Vous avez donc dans la cathédrale une châsse, qui a été restaurée au moment du synode par Mgr Plateau, et qui est en bonne place dans la cathédrale de Bourges. Vous pouvez donc y voir une relique de saint Ursin, mais plus de relique d'Étienne ni de Guillaume.

Étienne et Laurent

Voilà donc le grand vitrail de l'invention des reliques de saint Étienne. Et quand on transporte saint Étienne à Rome, les reliques de saint Étienne décident qu'elles veulent cohabiter avec celles de saint Laurent. Vous le voyez sur le vitrail : on essaie de faire avancer les mules, mais plus personne ne veut avancer. C'est là. Et l'on associe donc définitivement les deux saints. Il y a même une page délicieuse dans la *Légende dorée* où l'on nous explique que Laurent, par humilité, fait de la place dans son caveau pour qu'Étienne puisse y trouver la sienne. C'est formidable !

Le vitrail de Jean Lécuyer

Je vous dis cela parce que, si vous continuez dans la cathédrale, vous arriverez aux chapelles de la nef, côté sud, côté mairie. Dans la dernière chapelle, tout près de l'horloge astronomique, vous avez un beau vitrail du XVI^e siècle. Vous savez qu'au Moyen Âge, il n'y a évidemment pas de chapelles comme celles-là dans la nef : il y a un mur avec une verrière, puis, plus tard, des personnages importants obtiennent d'avoir une chapelle ouvrant sur la cathédrale. Ici, c'est un chanoine nommé Copin qui construit la chapelle au XV^e siècle, et ses descendants la font décorer un peu plus tard d'un beau vitrail de Jean Lécuyer, un maître verrier de Bourges, auteur de plusieurs vitraux à la cathédrale et de plusieurs vitraux à Saint-Bonnet. Vous avez là un très beau vitrail du XVI^e siècle, qui fait un parallèle entre les vies de saint Laurent et de saint Étienne, à cause de cette association.

La grande verrière occidentale et les verrières hautes du chœur

Vous avez donc Étienne au portail, Étienne dans ses reliques, Étienne dans les verrières, Étienne au XVI^e siècle. Vous avez encore, dans le grand housteau – la grande verrière derrière le grand orgue –, une Annonciation, puis saint Ursin et saint Étienne, qui présentent la cathédrale. Et vous retrouvez à peu près la même chose – mais là, il faut de très bons yeux ou des jumelles – si vous tournez le dos au grand orgue et regardez le chœur, au deuxième niveau de verrières : vous retrouvez là aussi, dans deux lancettes différentes, Marie d'un côté, qui accueille finalement la cathédrale que lui tend saint Étienne.

Voilà donc un petit jeu de piste dans la cathédrale sur les traces d'Étienne. J'aurais pu vous montrer les images, mais vous chercherez par vous-mêmes.

Informations pratiques

Prochain rendez-vous, donc, le mardi 3 novembre. C'est bien un mardi. Nous irons de la fondation de l'Église d'Antioche jusqu'au premier voyage de Paul : nous circulerons un peu dans le monde méditerranéen.

Ce sont les vacances, et c'est formidable, parce que cela fait quand même quatre fois que nous faisons quelque chose dans le cadre de Foi et Culture depuis huit jours : il sera bon de faire une petite pause, pour Frédéric aussi. Comme d'habitude, vous retrouverez sur le site, le plus rapidement possible – mais il faut bien que Frédéric ait une autre vie que Foi et Culture ! –, l'enregistrement, la transcription et les documents que j'aurais dû vous montrer et que vous n'avez pas vus. Je ne pourrai peut-être pas tout mettre ; il faudra que je le transmette par un service de transfert, parce que c'est lourd. Vous pourrez donc peut-être même voir les reproductions de la cathédrale ; sinon, allez sur le site des Amis de la cathédrale. Et j'enverrai par mail – on m'a redonné quelques adresses – les traces de ce que nous avons pu dire ce soir.

Merci de votre assiduité, bonne soirée et bonnes vacances !